

Le pastoralisme en Cévennes. Vécu et transmission d'un métier-identité, représentation et valorisation d'un patrimoine

Pégaz-Fiornet A.

in

Lerin F. (ed.).

Pastoralisme méditerranéen : patrimoine culturel et paysager et développement durable

Montpellier : CIHEAM / AVECC / UNESCO

Options Méditerranéennes : Série A. Séminaires Méditerranéens; n. 93

2010

pages 39-47

Article available on line / Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://om.ciheam.org/article.php?IDPDF=801265>

To cite this article / Pour citer cet article

Pégaz-Fiornet A. **Le pastoralisme en Cévennes. Vécu et transmission d'un métier-identité, représentation et valorisation d'un patrimoine.** In : Lerin F. (ed.). *Pastoralisme méditerranéen : patrimoine culturel et paysager et développement durable.* Montpellier : CIHEAM / AVECC / UNESCO, 2010. p. 39-47 (Options Méditerranéennes : Série A. Séminaires Méditerranéens; n. 93)



<http://www.ciheam.org/>
<http://om.ciheam.org/>

Le pastoralisme en Cévennes

Vécu et transmission d'un métier-identité, représentation et valorisation d'un patrimoine

Audrey Pégaz-Fiornet

Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (Paris)

Maison du Berger de Champoléon (Champsaur, Hautes-Alpes)

Résumé : On peut faire l'hypothèse que l'adaptabilité du pastoralisme, et les mutations actuelles du métier de berger et d'éleveur en Cévennes (France) s'inscrivent dans l'histoire de la civilisation pastorale « traditionnelle ». Ils sont donc contraints de réinventer sans cesse leur métier, leur identité, leur territoire, en fonction de critères puisés dans le fonds patrimonial de cette civilisation pastorale, et en fonction d'un territoire en mouvement. Cet article aborde la question des mutations des pratiques et des représentations telle qu'elle est vécue par les acteurs du métier, et comment le métier de berger et son impact sur les paysages agropastoraux sont perçus par les populations et les politiques locales

Mots-clés. Métier-identité - Adaptabilité – Mutations – Pratiques – Mobilité - Patrimoine.

Pastoralism in the Cévennes mountains. Experience and passing on an occupation/identity, representation and use of a heritage

Abstract: *The hypothesis is put forward that the adaptability of pastoralism and the current changes in the works of shepherds and breeders are part of the history of "traditional" pastoral civilization. Consequently, the latter are obliged to continuously rethink their craft, identity and territory in accordance with criteria chosen from the heritage of this pastoral civilisation and also in changing territory. This paper addresses the question of changes in professional practices and how to live with them and how the work of shepherds and its influence on agri-pastoral landscapes are perceived by local populations and local politicians.*

Keywords. *Identity-craft – Adaptability – Changes – Practices – Mobility – Heritage*

En allant enquêter sur le terrain, à la rencontre des bergers et éleveurs transhumants cévenols, de leur façon de voir et de vivre leur métier, nous nous sommes engagée, en ethnologue, dans une réflexion sur la relation Homme-Animal-Territoire. Un métier qui n'agit pas de façon isolée mais qui est soutenu dans ses pratiques culturelles par des proches, des « affins » de la culture pastorale. Un métier qui participe à construire un territoire mental et physique, reconnu, approprié et valorisé par les populations locales. La comparaison entre façons de voir et façons de vivre un patrimoine nous est nécessaire pour comprendre :

- comment la corporation professionnelle transmet son expérience et son identité culturelle à ses successeurs,
- comment elle prend part, aux yeux des habitants des Cévennes et des Causses, à une mémoire collective et un imaginaire partagé relatifs aux territoires qu'elle contribue à façonner.

I – Comment devient-on berger ?

1. Passeurs d'une culture pastorale : les oncles de la « famille des brebis »

Dans les familles où l'on est berger transhumant depuis plusieurs générations, ou bien dans les familles cévenoles qui possèdent un petit troupeau et côtoient les transhumants, il y a recherche de filiation et mention d'un « passage » de compétences et de lien au troupeau et au territoire au travers d'une « personne ressource ».

Tous les bergers actuels ont été au contact d'« anciens » bergers ou de bergers en activité, qui partagent leur métier avec les jeunes qui s'y intéressent. Au travers de paroles et de gestes clefs, ces personnes ressources vont avoir une importance dans la naissance du « goût pour les brebis » de la génération suivante.

Je reprends pour qualifier ces personnes le terme d'« oncles » employé par Anne-Marie Brisebarre, pour renforcer l'importance donnée au fait de descendre d'un autre berger dans une lignée perçue comme familiale (incluant hommes et bêtes sur un territoire partagé). Les bergers disent ainsi « avoir les brebis dans le sang », « être marié au troupeau », « avoir le don, la passion des brebis », « être né avec ». Quelque part, c'est donc une famille construite mentalement, qui va assurer ainsi la reproduction d'une culture. Et les « oncles » vont aider l'enfant (« le jeune ») qui s'intéresse à être reconnu par la corporation comme un allié, un parent de cette famille.

2. Etre berger transhumant : berger au-dessus des bergers

D'autres témoignages montrent l'importance de l'aura des bergers transhumants par rapport aux autres. Perçus comme « les meilleurs des bergers », ceux qui gouvernent les bêtes et font la montagne, sont recherchés :

- par les habitants sédentaires pour fumer les terres agricoles et entretenir le territoire (permettant ainsi le déploiement d'activités parallèles comme la chasse et la cueillette, la randonnée, la photographie, la lecture de paysages, le dessin, etc.) ;
- par les agriculteurs pluriactifs des pentes cévenoles, qui leur donnent un petit troupeau à garder pour l'été afin de libérer du temps libre et travailler sur leur exploitation.

De même, le berger transhumant est envié pour son capital en têtes de brebis, et ses savoir-faire de domestication.

A. « Avec l'école, les bergers sont des gens instruits ! »

Parmi les changements dans la transmission du métier de berger-éleveur transhumant, intervient aujourd'hui le fait d'être passé par une école d'agriculture ou de berger, qui devient une sorte d'obligation administrative intégrant la formation des jeunes exploitants. Elle permet ainsi à un futur éleveur de percevoir les aides financières nécessaires à l'installation, et d'obtenir le soutien de la chambre d'agriculture. De fait, elle offre une assurance aux bergers et éleveurs plus âgés, qui, en prenant un jeune en apprentissage, savent qu'il pourra leur succéder dans de bonnes conditions... ; même si, pour certains, « on fait faire les choses trop vite au jeune ; nous, on commençait par dix brebis, puis vingt... Aujourd'hui, il faut tout en même temps, et c'est dur de tout gérer d'un coup » (Julien Bertrand, berger transhumant retraité, Causse du Larzac, 2003).

Cela ne signifie pas, par contre, que le jeune « connaîtra son métier » à la sortie de l'école. Pour trouver leur place dans la corporation, les nouveaux devront prouver qu'ils correspondent aux critères de la culture pastorale transhumante en Languedoc, basés sur la qualité du travail

et l'engagement personnel. Ils entreront alors véritablement au sein de la communauté des éleveurs, ces derniers étant assurés d'avoir transmis leurs savoir-faire et leur « passion », qu'un troupeau au capital génétique et esthétique préservé permettra de légitimer.

B. La « passion » : vecteur d'intégration et de transmission

« *Le métier de berger, il n'a rien à voir avec quelque autre métier. Tailler des oliviers, ça s'apprend. Il y a des fois où on va les voir, il y a des fois où on n'y va pas. Les brebis, c'est autre chose. Les brebis, c'est plus dur que tout, parce qu'il faut d'abord les aimer. Et ça, ça ne s'apprend pas.* » (Jean Pibarot, éleveur transhumant retraité, Ganges, 2009). La « passion » et le « don » condensent les principales représentations qui fondent le « bon berger », celui qui est reconnu et légitimé par ses pairs, qui devient dépositaire d'éco-savoirs qu'il pourra transmettre et auquel on fera confiance. Ces représentations comprennent : sacrifice de soi pour le bien-être du troupeau, techniques de soin vétérinaires vernaculaires, solitude nécessaire à la pratique de la garde et à la construction d'un lien privilégié avec le troupeau et avec le territoire pâturé, observation, prévision et adaptabilité. Cela se traduit dans ces expressions utilisées par les bergers : « avoir le coup d'œil », « donner le *biai* » (*orienter le déplacement du troupeau sur un pâturage*), « savoir y faire », « être le chef des bêtes », « avoir des brebis de folie », « avoir la folie des brebis ». On se passionnera aussi pour les objets pastoraux : sonnailles, colliers sculptés, bâtons et fouets ; que l'on se transmet et avec lesquels l'on fabrique de petits musées au sein de son foyer.

Dans une perspective plus large sur cette notion de « passion », on peut se demander si le sacrifice de soi pour le bien-être des brebis n'a pas un rapport avec le fait que les brebis doivent être, à terme, « sacrifiées » pour que leur viande soit consommée : un processus de déculpabilisation du berger, et de légitimation de la mort de l'animal, qui est à l'origine du contrat de domestication passé entre l'homme et l'animal.

C. La fabrication de brebis et moutons meneurs

Ce contrat de domestication est mis en œuvre par la fabrication de « moutons perot « animaux très familiers) je le dis ensuite : « sur-domestiqués » mais on peut mettre « très familiers », d'animaux sur-domestiqués (mâles castrés, animaux élevés au biberon puis maintenus dans la promiscuité de l'homme, portant un prénom). En effet, une fois devenu berger, avoir un « perot », dont le berger a finalement remplacé la mère naturelle, qui vous suit, répond à son nom et entraîne le troupeau à sa suite, est une condition indispensable pour pouvoir gouverner tout un troupeau au jour le jour, et lorsque l'on fait la draille.

D'où une constante : plus les brebis seront familières de leur berger et éleveur, plus les pratiques de soin, de tonte, de tri, d'ensonaillement, etc., seront aisées, et plus la qualité du travail sera reconnue.

Ce lien domesticatoire (id)de domestication est donc complexe : c'est un lien à double sens, qui attache l'homme à son troupeau, et qui attache la brebis à un seul homme. Cet attachement domesticatoire par la domestication(id)va être exposé en des termes faisant référence à la religion, c'est-à-dire à une sorte de « commandement pastoral » : « *Jésus a dit : "le bon berger, c'est celui qui connaît ses bêtes, et ses bêtes le connaissent". Hé bien c'est la vérité même. C'est la raison d'être du métier.* » (Jean Pibarot, ancien éleveur transhumant, Ganges, 2009). Cette passion est donc consubstantielle de la mobilité et de la gouvernance du troupeau.

D. Les drailles : territoires de la mobilité, lieu de reproduction du métier

Avoir fait la draille (draille : chemins de mobilité des troupeaux), c'est avoir vécu les étapes d'une initiation. On prépare la draille, on prend la draille, on fait la draille, on sort de la draille, on commence l'estive. Cette initiation participe au cycle d'apprentissage et de reproduction du métier. On trouve ainsi les étapes spécifiques d'« avant » et d'« après » la draille.

Avant la draille, aidé des proches et des affins, on prépare et décore le troupeau. Une tonte spéciale, la « *coutelade* » est réalisée sur les plus belles bêtes et les meneurs, et suivie de l'« *emboulage* », la pose d'argile rouge selon un motif en forme de demi-lune au creux du bassin des brebis. On réalise des pompons de laine colorée qui seront noués à la laine des brebis, et fixés sur la tête, le dos, le galet et la croupe. La veille du départ vient l'ensonnaillage, où chaque collier doit être à la bonne taille et au bon son pour chaque brebis. Les colliers, peints et sculptés, sont transmis entre bergers, et certains motifs nouveaux apparaissent sur les colliers récemment fabriqués : Croix de Lorraine, sigle du groupe de musique « Indochine »,... Le berger se prépare également : graissage des chaussures, capes, bâtons et *biasses* (sacs) de transhumance, organisation des étapes et des rendez-vous des repas avec les épouses.

Après la draille, on désonnaille (on enlève les sonnaillles du cou des bêtes), et les quinze premiers jours d'estive servent à tenter d'atroupeler (de mélanger) les différentes marques (les troupeaux de chaque propriétaire). L'estive est donc la période pendant laquelle les savoir-faire domesticoires de domestication(id) du berger seront mis en œuvre, puisqu'il a la responsabilité d'un troupeau de brebis gestantes, qui agnèleront à la descente en plaine. Si l'agnelage est bon, le berger est reconnu, et le pâturage « vaut son loyer ».

Le temps propre à la pratique de la draille exige d'être comme en marge du monde. Une marginalité désirée par les bergers et éleveurs transhumants, car elle garantit la reproduction de savoir-faire et de représentations liés au métier, en des lieux fondateurs, car marqués physiquement et affectivement par leur mobilité. Des lieux aux toponymes évocateurs tels que le col des Abeilliers, le col de l'Asclier (avec son pont moutonnier), les herbages de Pelouse, les étapes de l'Abeuradou (l'abreuvoir) et de Bonperrier, le passage de la Croix de Berthel (lieu de croisement de plusieurs drailles) participent à la structuration de la mémoire des passages des bergers et de la mémoire du troupeau. L'importance ostentatoire des décorations et des sons du troupeau prend alors tout son sens, dans le fait d'être perçu par autrui comme « *un bon berger qui sait gouverner un beau troupeau en draille, à qui l'on peut faire confiance si l'on a des bêtes à faire garder en montagne, ou si l'on souhaite acheter un agneau* » (Eleveur, Causse de la Selle, 2009). Ainsi, au fil de ses étapes sur la draille, le berger façonne aussi un paysage esthétique et sonore, qui va marquer le rythme des saisons (printemps-été/été-automne) pour les populations locales.

E. Nouvelles formes de mobilité et nouveaux choix d'élevage

On remarque des changements récents (depuis la fin des années 1990 jusqu'à 2009) concernant les formes de mobilité et les choix des éleveurs les plus jeunes (18-38 ans).

a] De nouvelles mobilités

Un seul trajet vers les estives ne suffit plus forcément, et les troupeaux montent graduellement en altitude, en se greffant au printemps et à l'automne sur d'anciennes zones d'estive ou de pâturage, ou en utilisant celles qui ont été délaissées par un autre type de système agropastoral.

b] Un type d'élevage revisité

L'élevage change avec la jeune génération. Certains ont débuté avec un élevage transhumant, en perpétuant le modèle de leurs aînés : la transhumance à pied, la garde à l'estive, et la garde en hiver. Aujourd'hui, le « capital » ovin ne suffit plus à dégager un revenu suffisant pour ces jeunes éleveurs, ceux-ci s'associent à des exploitants agricoles qui investissent dans un petit troupeau. Leurs bêtes seront gardées en estive par un autre berger du groupement pastoral, mais eux, sont devenus des agropasteurs sédentaires, comme cela existait (préciser quand – par exemple « autrefois ») jusqu'au années 1970 dans les villages cévenols.

c] Lorsque l'agneau devient un sous-produit de l'élevage

Le manque de valorisation et de reconnaissance des productions marchandes dégoûte les éleveurs de leur propre métier : les filières de vente sont mal identifiées ; la vente directe est très limitée à cause du manque d'abattoirs de proximité et du surcoût de travail dû aux transports de la viande. On constate que, si la profession connaît un renouveau avec une vingtaine de jeunes installés en Languedoc-Est, chaque solution trouvée est différente d'une autre, et est reliée à l'accès au foncier à l'année, à la présence de bergeries jugées conformes aux normes européennes, à la non-reconnaissance par l'Etat des productions directes de ce type d'élevage extensif (laine, viande, lait). Ainsi, la majorité de ces exploitations vivent entre 50% et 80% grâce aux primes agri-environnementales versées par l'Etat, et ne sont pas reconnues par ce dernier comme des élevages productifs ou rentables.

d] Une constante majeure : les races ovines locales

Ces races déclinent les qualités requises pour s'adapter au type de garde et aux territoires en fonction des variations d'altitude et de sols imposées par la transhumance, donc par la quête de l'herbe. Ce sont des races qui se fondent dans le territoire, qui font corps avec lui.

Ainsi, la Caussenarde des garrigues va jusqu'à définir le type de territoire sur lequel elle pâture : là où il y a de la Caussenarde, il y a de la garrigue. La Raïole exprime l'idée d'un mode de vie en montagne, dans la pente et les châtaigneraies, c'est la brebis qui qualifie les Cévennes. Chaque éleveur va, tout en conservant ces races, façonner « sa » brebis : selon des critères de sélection esthétiques et utilitaires propres à chacun (échanges de béliers dans un réseau d'éleveurs, sélection pour la vente aux clients pour la fête de l'Aïd el Khebir). On peut ainsi distinguer une variété de brebis, Caussenardes ou Raïoles, jamais vraiment les mêmes, jamais vraiment dissemblables. Le berger fabrique une brebis à son image, à l'image du territoire qu'il parcourt, et construit son propre patrimoine génétique en y ajoutant une sorte de créativité proche du fait artistique.

II – Pourquoi avons-nous besoin du berger ?

La longue durée de l'histoire du pastoralisme et son actualité mouvante sont plus ou moins bien connus de nos sociétés – selon que les acteurs sont proches ou éloignés du pastoralisme – ce qui engendre diverses façons de se représenter l'image du berger et de ses territoires.

Ainsi, sans une analyse de leur évolution socio-historique et économique, la mobilité et les territoires agropastoraux d'aujourd'hui sont souvent voués à devenir une « simple » construction esthétique et patrimoniale, qui prête donc à la production de stéréotypes.

Nous évoquerons dans cette partie les représentations associées à l'interdépendance entre sédentarité et mobilité, puis nous aborderons les possibilités d'une économie alternative du pastoralisme transhumant : comment cette dernière trouve un renouveau dans la garantie d'un « mieux manger » et d'un système d'élevage raisonné. Enfin, l'existence d'une empreinte issue du Néolithique dans le territoire procure un sentiment d'unité paysagère, de redécouverte d'une culture fondatrice de notre société. Comme les paysages agropastoraux ont toujours été modifiés au cours du temps selon des pratiques récurrentes, il semble aisé de les affilier aux pratiques contemporaines que nous nommons « entretien des milieux ouverts », telles que les feux pastoraux, dits « écobuages », les coupes de bois, la fumure (est-ce là aussi un néologisme reconnu – sinon il faudrait mettre « la fumure ») des terres ; donc l'alternance cultivateur sédentaire et troupeau de passage dans l'entretien des terres, donc dans la construction paysagère. Et le pastoralisme, en tant qu'acteur de la relation Homme-Animal-Territoire qui fonde et façonne cet environnement, est une composante majeure de l'inconscient partagé des populations locales. En ce sens, les bergers sont liés aux façons de « faire territoire » de ces populations, et aux façons de nommer, interpréter, gérer, rêver, ces territoires agropastoraux.

1. Sédentaires et transhumants : complémentaires dans le processus de domestication du territoire

Le berger transhumant est attendu. Par exemple, les informateurs rencontrés ont très présent à l'esprit le principe des « nuits de fumature » (fumure des sols arables) (id). Sans cet apport d'engrais naturel, les cultures de montagne avaient peu de chance de pouvoir pousser, en raison de la pauvreté des sols. Les habitants insistent aussi sur la nécessaire présence des troupeaux pour « faire propre » au-delà des terres arables, à l'interface entre milieu domestiqué et milieu sauvage. Repousser la broussaille et éclaircir les sous-bois permettent à des activités sédentaires liées à la recherche de nourriture de perdurer. Pour les habitants, la présence de troupeaux favorise le maintien d'un territoire mêlant ressources naturelles et travaillées par l'Homme, où ce dernier peut circuler et se repérer. Ils l'expriment parfois en disant « *les troupeaux, c'est la vie de notre pays ; sans eux on ne serait plus là, cette terre serait trop ingrate et trop horrible à travailler* » (un agriculteur, Saint-Jean du Bruel, 2009). Au contraire, la forêt devient un élément négatif car « ce n'est plus la même forêt » puisqu'avant, elle était entretenue et fertilisée par le pacage des grands et petits troupeaux, et non pas imposée à des fins productivistes.

2. Drailles et unité culturelle des territoires de la mobilité pastorale

Les habitants des Causses et Cévennes sont aussi liés au pastoralisme transhumant par l'unité culturelle dont témoigne la présence des drailles. Le passage bi-annuel des grands troupeaux transhumants, qui récupère les troupeaux locaux par des drailles collectrices, leur laisse une impression de voyage vécu par procuration. La vie des vallées cévenoles, où l'élevage ovin est un complément des activités agricoles, est rythmée par les départs et retours de leurs petits troupeaux vers la montagne. En témoigne la chansonnette « *Mountarem, davalarem, beleu, beleu* » (Nous monterons, nous redescendrons, peut-être, peut-être) que les habitants entonnent au passage d'un troupeau, et qui met en scène divers types de sonnailles racontant leur voyage. D'ailleurs, au lieu de parler de transhumance, on devrait dire comme en occitan languedocien : *amountagnage* et *démountagnage*, car ces termes explicitent le fait que les troupeaux ne déambulent pas sans but, mais font partie d'un système complexe organisé autour de la confluence entre le cycle de la brebis et le cycle de la pousse de l'herbe.

Les troupeaux transhumants sont donc perçus comme la manifestation des liens qui unissent les plaines, les fonds de vallée aux plateaux caussenards et aux montagnes des hautes terres cévenoles. Ils sont le symbole d'une culture commune de la terre, reliant les populations au fil des pentes et des variations de climat. C'est ce substrat qui engendre les fêtes de la transhumance, où le berger est à la fois un passeur de territoires et un unificateur culturel. Par renversement, en temps de crise, il devient un bouc émissaire, un étranger où qu'il soit, en cas d'épizooties par exemple.

3. De la perte d'influence économique aux nouveaux enjeux des marchés alternatifs

Depuis les années 1980, et en même temps que la crise sanitaire due à l'épidémie de brucellose, les élevages ovins transhumants ont perdu leur visibilité économique : ils utilisent donc des filières parallèles pour vendre leur production de viande, et très rarement leur production lainière (qui part souvent en Chine). Le bénéfice du travail bien fait est donc invisible. Les agneaux, une fois engraisés dans des coopératives, ne sont plus différenciables par leurs techniques d'élevage, et sont vendus sans distinction de label ou d'AOC quelconque.

La majorité des éleveurs tentent de vendre leurs agneaux en se rapprochant au maximum de leur clientèle, afin d'exister dans un rayon économique fonctionnant par le bouche à oreille. Dans certains cas, des éleveurs, hivernant dans les garrigues de Nîmes ou de Montpellier, placent leur production dans les boucheries des agglomérations, en tant qu'« Agneau fermier ».

Dans d'autres, des éleveurs pratiquent la vente directe. Ils peuvent réaliser leurs tractations sur le lieu de leur exploitation, et se faire connaître au travers d'un réseau d'éco-citoyens, regroupés en associations et qui cherchent à « mieux manger ».

4. « Je cherche des agneaux élevés dans de bonnes conditions, je veux connaître le producteur »

Si la vente directe reste un débouché actuellement marginal, elle elle pourrait devenir une filière porteuse pour les éleveurs ovins transhumants en Languedoc. D'une part, il existe une clientèle qui recherche une relation personnalisée avec le producteur et veut pouvoir choisir sa nourriture. Elle revendique le bien-être des animaux d'élevage et leur vie en plein air, ainsi qu'une production régulée et qui ne surchargera pas les mères, et enfin un territoire vivant, associé à la production d'une race locale (comme un produit de terroir) et le respect de la saisonnalité. D'autre part, la vente directe se pratique également lors de la fête musulmane de l'Aïd el Khebir. Les races locales rustiques telles que la Raïole ont en effet des critères physiques qui sont appréciés des populations françaises d'origine maghrébine, sans parler de la sélection spéciale faite par l'éleveur pour contenter cette clientèle. En raison de la non-reconnaissance par l'Etat des besoins de populations de religions différentes, mais toutes d'origine méditerranéenne, cette filière reste marginalisée. Ces pratiques montrent que le style de production correspond aux tendances culturelles et religieuses de populations issues du bassin méditerranéen. Ceci fonde l'appartenance des bergers cévenols à une culture agropastorale commune, et marque le lien entre les trois religions du bassin méditerranéen - réunies autour du symbole de l'agneau.

5. Fêter un patrimoine qui produit du patrimoine : l'élevage du Mas Dieu

En Hérault, les fêtes liées à la pratique de la transhumance –de *l'amountagnage*– sont souvent mues par une implication des politiques locales, qui voient dans la mobilité des troupeaux la vivification d'une histoire locale inscrite dans la mémoire collective des habitants. L'engagement politique peut également s'assortir d'une volonté officielle de redéfinir le sens des territoires, comme l'a fait le Conseil Général de l'Hérault sur le site du Mas Dieu : pérennisation de l'élevage ovin transhumant, implantation de cultures oléicoles et viticoles associées au pâturage des troupeaux, et création prochaine de produits locaux artisanaux.

Par ces actions et cette fête, le Conseil Général de l'Hérault valorise un sentiment d'appartenance à l'histoire des milieux ruraux, et son engagement dans le maintien de territoires agropastoraux, considérés comme des patrimoines vivants à l'égal du berger transhumant. Des actions pédagogiques menées dans quelques collèges de communes voisines permettent de susciter une prise de conscience chez les enfants, qui sont les futurs électeurs et gestionnaires potentiels du foncier.

III – Pour conclure...

A l'interface entre environnement, agriculture, patrimoine, économie, tourisme, le métier de berger et éleveur transhumant se caractérise actuellement par la redécouverte de sa multifonctionnalité : il ne s'agit plus seulement de production agricole, mais plus largement de gestion des espaces montagnards ou de garrigues. Et si les bergers-éleveurs font territoire, désormais ils fondent aussi une mémoire collective et caractérisent la façon de se représenter les territoires, ou les paysages agropastoraux. Le berger-éleveur est considéré comme une sorte de héros de la domestication (des animaux et des espaces), une figure positive qui relie la population locale autour de façons de voir ou de vivre un territoire, un paysage, une culture vivante.

On peut donc émettre l'hypothèse que l'adaptabilité du pastoralisme, et les mutations actuelles du métier de berger et d'éleveur transhumant en Cévennes s'inscrivent dans l'histoire de la civilisation pastorale « traditionnelle », attestant l'idée de Jean Blanc (1966) selon laquelle « *les transhumants sont peut-être les seuls êtres humains fatalement amenés à refuser l'histoire. Pas à y échapper malheureusement* ». Donc ils sont contraints de réinventer sans cesse leur métier, leur identité, leur territoire, selon des critères puisés dans le fonds patrimonial qui sert de base à cette civilisation pastorale, et en fonction d'un territoire en mouvement.

Remerciements

Merci aux ethnologues Anne-Marie Brisebarre, Guillaume Lebaudy et Pablo Vidal pour leur tutelle scientifique et leur amitié. Merci aux bergers et éleveurs transhumants en Cévennes, qui ont accepté de partager leur métier.

Références

- Anton C. (1992).** *Cinquante ans de transhumance en Cévennes avec Gérard Chapon (Mémoires d'un Maître-berger)*, Alès : Librairie occitane Salindres, 150 p.
- Blanc J. (1966).** *Célébration de la laine*, Forcalquier : Robert Morel, 45 p.
- Bordessoule E. (2006).** Qualité, patrimoine et environnement : de nouveaux atouts pour la sauvegarde et la reconquête du domaine pastoral français ? In Laffont P.-Y. (ed.), *Transhumance et estivage en Occident. Des origines aux enjeux actuels*, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.
- Bourbouze A., Dedieu B. (1986).** Adaptation de l'élevage cévenol aux changements écologiques, économiques et sociaux, *Production Pastorale et Société*, n°18, p. 28-48.
- Brisebarre A.-M. (1994).** La transhumance ovine en Lozère. Impact de la brucellose sur l'organisation des troupeaux. In Duclos J.C. Duclos, Pitte A. (éds.), *L'homme et le mouton*. Grenoble : Glénat, p. 221-230.
- Brisebarre A.-M. (1995).** Regards croisés sur la « fête du mouton » en France. In Lizet B., Ravis-Giordani G. (dirs.), *Des bêtes et des hommes. Le rapport à l'animal, un jeu sur la distance*, Paris : C.T.H.S., p. 279-289.
- Brisebarre A.-M. (2003).** Dans les pas des bergers des Cévennes au Maghreb et à l'Afrique de l'Ouest, *Causses et Cévennes*, Tome XX, Alès : Club Cévenol, p. 43-50.
- Clément P.-A. (1989).** *Les chemins à travers les âges en Cévennes et bas Languedoc*, Montpellier : Presses du Languedoc, 378 p.
- Duclos J.-C., Mallen M. (1998).** Transhumance et biodiversité : du passé au présent, *Revue de Géographie Alpine*, n°4, Tome 86, p. 89-101.
- Dufour A.-H. (1997).** Domestication de l'espace. Quelques jalons et un exemple pour une approche ethnologique de la toponymie, *Le Monde alpin et rhodanien*, « Nommer l'espace », 2/4, p. 187-200.
- Durand-Tullou A., Jean-Brunhes Delamarre M. (collab.), (1971).** L'ultime transhumance en Aubrac. In *L'Aubrac, étude ethnologique, linguistique, agronomique et économique d'un établissement humain*, T. II, Ethnologie historique, Paris : Editions du CNRS, p. 125-165.
- Garnier J.-C. et al. (1997).** *Les fêtes de la transhumance dans le Midi méditerranéen et leur développement récent : contextes, enjeux et significations. Rapport final de recherche*, Montpellier : INRA / Ministère de la Culture.
- Goody J. (2003).** *La peur des représentations*, Paris : La Découverte, 309 p.
- Jeuhy H.-P. (1990).** Introduction. In Jeuhy H.P. (dir.). *Patrimoines en folie*. Paris : M.S.H., p. 1-10, (Cahier n°5).

Lebaudy G., Fabre P. (2004). La mémoire longue d'un métissage : la « métisse » ou la race ovine mérinos d'Arles, *Anthropozoologica*, vol. 39, n. 1, p. 107-122.

Lenclud G. (1987). La tradition n'est plus ce qu'elle était... Sur les notions de tradition et de société traditionnelle en ethnologie, *Terrain*, n. 9, p. 110-123.

Moneyron A. (2003). *Transhumance et éco-savoir*, Paris : L'Harmattan.

Pégaz-Fiornet A. (2009). *L'image du berger et éleveur transhumant en Languedoc, Rapport d'ethnologie*, Montpellier : Conseil Général de l'Hérault, 130 p.

Polany Groupe (2008). *La multifonctionnalité de l'agriculture (une dialectique entre marché et identité)*, Versailles : Quae, 349 p.

Salmona M. (1994). *Les paysans français. Le travail, les métiers, la transmission des savoirs*, Paris : L'Harmattan, 370 p.

